Le Faucon

Mars 1772

Opera de Sedaine

en 1 a. prose

Mus. de M***

LE FAUCON,

OPERA-COMIQUE,

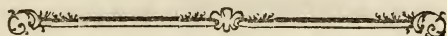
EN UN ACTE ET EN PROSE,

MELÉ D'ARIETTES;

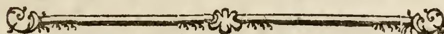
Par M. SEDAÏNE, & la Musique de M...

Repreſenté devant SA MAJESTÉ, à Fontainebleau, le 2 Novembre 1771;

Et à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 19 Mars 1772.



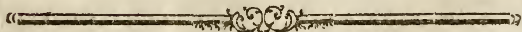
Le Prix eſt de 12 ſols.





A PARIS,

Chez CLAUDE HERISSANT, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'Or.



M. DCC. LXXII.

Avec approbation & Privilége du Roi.



PERSONNAGES.

CLITIE,	*Mme. Trial.*
ELEONORE,	*Mme. la Ruette.*
LA VIEILLE,	*Mme. Berard.*
FEDERIC,	*M. Clairval.*
GUILLAUME,	*M. Caillot.*
PIERRE PICOLET,	*M. la Ruette.*
JACQUES PICOLET.	*M. Desbroſſes.*

La Scène eſt dans une Terre très-éloignée de la Capitale.



LE FAUCON, OPERA-COMIQUE.

Le Théatre repréſente l'intérieur d'une Maiſon ruſtique, de ces ſalles de vieux Châteaux, où l'on paye les redévances. Guillaume eſt debout, fait des filets pour prendre des oiſeaux; Fédéric nétoie toutes les piéces de ſon fuſil qu'il a demonté, il les eſſuie avec un linge.

SCENE PREMIERE.

FEDERIC, GUILLAUME.

FEDERIC.

AH!

GUILLAUME.

Ah!

FEDERIC.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

GUILLAUME.

Je travaille, moi, Monſeigneur.

FEDERIC

J'ai cru t'entendre.

GUILLAUME.

Je n'ai pas dit un mot. Ce filet-là prendra plus de petits oiſeaux, que votre faucon ne prendra de perdrix.

FEDERIC, *soupirant.*

Ah !

GUILLAUME.

Si Monseigneur veut me permettre de chanter.

FEDERIC.

Je te le permets, mais je te défends de m'appeller Monseigneur.

GUILLAUME.

J'aime mieux ne pas chanter, car je ne pourrai jamais m'en déshabituer.

FEDERIC.

Chante.

GUILLAUME.

AIR.

Il était un Berger si triste,
Qu'il affligeait tout le hameau, oh, oh.
On pouvait le suivre à la piste,
Ses yeux coulaient comme un ruisseau, oh, oh.
Berger, qu'est-ce qui vous attriste,
Et pourquoi fondez vous en eau ? oh, oh.
Quelque gros loup à l'improviste
A-t-il mangé votre troupeau ? oh, oh.
Non, non ce que j'aime Caliste,
Caliste cet objet si beau, oh, oh.

FEDERIC.

Tais-toi.

GUILAUME.

Ce que j'en fais, c'est pour vous égayer. Ah, Monseigneur, ne désesperez pas de votre bonheur ; j'ai dans l'idée que vous en aurez, j'ai fait un rêve, ah, quel rêve ! Et si ça ne vous faisait pas de peine que je parle, je vous dirais bien quelque chose.

FEDERIC.

Parle, ou tais-toi, peu m'importe.

GUILLAUME.

Ah, Monseigneur, vous savez, ou vous ne savez pas, (car vous ne vous informiez pas trop de ça ;)

vous ſavez que vous avez eu à votre ſervice Jaquot Picolet qui était votre Intendant. Or Picolet avait ſon pere ; ſon pere a été en voyage par votre protection, & puis il eſt revenu Samedi paſſé. La premiere choſe qu'il a faite en arrivant, eſt de deſcendre de cheval, & puis de donner des coups de bâton à ſon fils qui a été votre Intendant, qui a acheté votre terre par deſſous main, & qui s'en eſt fait recevoir Seigneur, ſi bien que Monſieur le Bailli avait de la peine à ſe retenir toutes les fois qu'il le ſaluait. Il diſait que ſon chapeau avait envie de lui échapper des mains, & d'aller brider le viſage de Jaquot Picolet qui a été mon camarade, (je l'ai vu grand comme ça ;) mais ce n'eſt pas tout. Il s'était fait adjuger cette terre-ci pour peu de choſe, pour rien à cauſe qu'il y avait des papiers perdus, & ça par le moyen de ſon oncle qui était Procureur, & qui l'a dit en mourant. Or ces papiers perdus, ne l'étaient pas pour tout le monde ; Jaquot Picolet les a trouvés où ils étaient : il ne croyait pas que jamais vous viendriez ſi loin de la Cour dans cette métairie qui, grace à Dieu, & à votre grand pere, a été ſubſtituée à ſes enfans, c'eſt-à-dire aux vôtres.... Mais les vôtres, bon !.... Or ſans ce petit bien-ci.... (Bon ! j'ai paſſé une maille) or ces papiers que je vous diſais, vous font rentrer dans plus de quinze villages, cela va à plus de cinq lieues d'ici, juſqu'au territoire de Madame Clitie.

FEDERIC.

Que dites-vous de Madame Clitie ?

GUILLAUME.

Oui, Monſeigneur, cela vous fait rentrer dans plus de quinze villages, & Picolet le pere doit venir vous parler aujourd'hui, tout à l'heure : il était ce matin ici pour demander à vous dire quelque choſe. Si ça ne vous fait pas de peine, le ferai-je parler à vous ?

FEDERIC.

Oui, vous pouvez le faire entrer.

GUILLAUME.

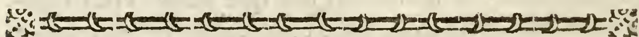
Il veut amener ſon fils; mais le fils ne le veut pas, & le pere le veut. Ah, Monſeigneur, vous aurez du bonheur, ne fut-ce que le rêve que j'ai fait: ah, quel rêve!

ARIETTE.

J'ai rêvé que notre grange
Me paraiſſait toute en feu,
J'en ai vu ſortir un ange,
Il étoit en habit bleu.
Il me préſente une orange;
Moi, je me recule un peu.
Il me dit que je la mange,
Moi, je me recule un peu.
Il me dit que je la mange,
La grange était toute en feu;
J'ai rêvé que, &c.

FEDERIC.

Vas voir le temps qu'il fait, & s'il eſt bon, amene-moi mon cheval, & ſors l'oiſeau.



SCENE II.

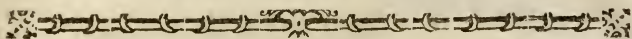
FEDERIC, *ſeul.*

ARIETTE.

En vain je voudrais bannir
Son image toujours préſente:
Dans mon ame trop conſtante,
Quelle illuſion charmante
Laiſſe un tendre ſouvenir!

Dans ma mémoire importune
Elle préſide à chaque inſtant du jour.
Heureux, ſi perdant ma fortune
J'avais perdu mon amour.

N'y penſons plus.... ah, Clitie... ah, Clitie,
Je vous ai conſacré ma vie.
En vain je voudrais bannir
Votre image toujours préſente;
Quelle illuſion charmante
Laiſſe un tendre ſouvenir!



SCENE III.

FEDERIC, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Ah ! Monſeigneur, voilà l'ange bleu ; il eſt bleu, il eſt bleu, vous dis-je, il eſt bleu.

FEDERIC.

Que veut dire cette extravagance ?

GUILLAUME.

Il eſt bleu, Monſeigneur.

FEDERIC.

Guillaume, vous me manquez.

GUILLAUME.

Je vous dis qu'il eſt bleu.

FEDERIC.

Guillaume.

GUILLAUME.

Il eſt bleu.

FEDERIC.

Guillaume, je vous renvoie ; prenez mon cheval, je vous le donne pour vos ſoins, & que je ne vous revoye plus.

GUILLAUME.

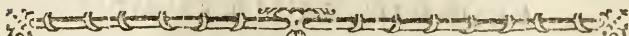
Moi, vous quitter, Monſeigneur ! Voyez-vous bien ce gros orme qui eſt devant la porte ? Quatre hommes ne pourroient pas l'embraſſer ; c'eſt un de mes grands-peres qui l'a planté le jour de la naiſſance du vôtre ; je ne vous quitterai que quand il me ſuivra comme un chien de chaſſe.

FEDERIC.

Laiſſez-moi ſeul.

GUILLAUME.

Tenez, tenez, Monſeigneur : ne vous l'ai-je pas dit qu'il eſt bleu?



SCENE IV.

FÉDERIC, GUILLAUME, CLITIE *en habit bleu*, ELEONORE.

FEDERIC.

Clitie! Madame.... ah ciel! quoi vous! vous Madame!... Non, non, Guillaume?... ah, Madame!

GUILLAUME.

Monſeigneur.

FEDERIC.

Non, non, Madame, ce n'eſt pas vous. Mais qui pourrait-ce être? Et qui peut vous reſſembler?

CLITIE.

Oui, Fédéric, c'eſt bien moi-même; je ſuis toujours la femme qui vous eſtime le plus.

FEDERIC.

Et qui m'aime le moins.

CLITIE.

Je ne le prouve pas, en venant vous voir.

FEDERIC.

Non, non, Madame, vous ne veniez point ici; vous alliez autre part.

CLITIE.

Fédéric, vous êtes injuſte; mais il vous eſt permis de l'être envers moi.

FEDERIC.

Quoi, Madame, vous ici! non, il n'eſt pas poſſible, & je n'en peux croire le témoignage de mes yeux.

CLITIE.

CLITIE.

La négligence de nos amis ne nous autorise pas à les oublier ; & si de votre part....

FEDERIC.

De ma part! de ma part! moi, Madame? Vous oublier! non, vous ne le croyez pas.

CLITIE.

Je le crois si peu, que je suis venue vous demander à dîner.

FEDERIC.

A dîner! moi! ciel!

CLITIE

Hé bien?

FEDERIC.

Ah, sans doute, Madame.... Oui, oui, je vais....

CLITIE.

Il semble que ma proposition vous effraye.

FEDERIC.

Le plaisir sur mon visage a donc l'air de l'effroi? Jamais, jamais je n'ai ressenti un plaisir plus vif.

CLITIE.

Permettez-moi, Fédéric, de mettre une condition: il faut que je reparte de bonne heure. Hélas! mon fils est mourant.

FEDERIC.

Il se meurt?

CLITIE.

Oui, ainsi faites servir au plutôt, peu de chose; rien, des fruits, du laitage.

FEDERIC.

Permettez que j'aille, que je voye, que je sçache. O ciel! puis-je vous quitter? je vais perdre quelques minutes de la plus belle heure de ma vie. Guillaume!

GUILLAUME.

Monseigneur.

FEDERIC.

Cours au jardin, vas cueillir des fruits.

GUILLAUME.

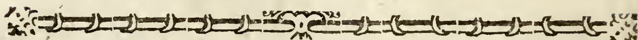
Ils ne ſont pas mûrs.

FEDERIC.

Cueille-les tous, ils le deviendront.

GUILLAUME, *en regardant Eléonore.*

Tous ! quelle eſt jolie !



SCENE V.

CLITIE. ELEONORE *furette partout, regarde quelques eſtampes, leve enfin un rideau au-deſſus d'une petite table de bois bien cirée, à pieds tournés à l'antique: ſur cette table ſont quatre pots de fleurs.*

CLITIE *regarde le lieu.*

ARIETTE.

APRÉS une fortune immenſe
En cet état il eſt réduit !
Voilà toute ſa récompenſe,
De ſon amour voilà le fruit.
Et j'aurois encore l'audace
Je lui demanderais en face,
Pour moi, de ſe priver d'un bien,
Cher, peut-être, à qui n'a plus rien !
Il ſemble que le ciel m'attache
A ſes pas pour le tourmenter:
Dans cette retraite il ſe cache,
Et je viens l'y perſécuter.
Après une fortune, &c.

ELEONORE *leve ce rideau derriére lequel eſt le portrait de Clitie habillée couleur de roſe.*

Ah, Madame! ah, Madame, voilà votre portrait.

CLITIE.

Mon portrait?

ELEONORE.

Tenez, regardez plutôt.

CLITIE *le regardant.*

Malheureux Féderic !

ELEONORE.

Comment peut-il l'avoir eu ?

CLITIE.

Je ne ſçais ; mais ce n'eſt pas de moi qu'il le tient.

ELEONORE.

Madame, oſerais-je vous demander....

CLITIE.

Que voulez-vous ?...

ELEONORE.

Eſt-ce qu'il vous a aimée ?

CLITIE.

Hélas ! oui.

ELEONORE.

Ah ! ſi cela eſt, il vous aime encore ; tant mieux ; il vous accordera tout ce que vous lui demanderez.

CLITIE.

J'aimerais bien mieux qu'il ne m'aimât plus.

ELEONORE.

Pourquoi donc, Madame ?

CLITIE.

Hé, qui peut avoir parlé à mon fils de cet oiſeau ; & lui avoir donné la cruelle fantaiſie de l'avoir ?

ELEONORE.

Tout le monde, Madame, tous les Domeſtiques.

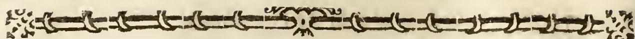
CLITIE.

Et je lui demanderais !

ELEONORE.

Hé mais, Madame, peut-être ne met-il pas un bien grand prix à cet oiſeau, que l'on dit ſi rare, comme c'eſt un bruit public, ce n'eſt peut-être rien ; peut-être même ne l'a-t-il plus. Enfin, ſçachons s'il eſt ſi extraordinaire ; pour moi, je crois que ce n'eſt rien, une bête qu'il n'eſtime point, ou peu de choſe : mais voici ſon Valet, interrogeons-le.





SCENE VI.

CLITIE, ELEONORE, GUILLAUME.

ELEONORE.

VENEZ ici; Madame veut vous parler.

CLITIE.

Comment vous appellez-vous ?

GUILLAUME.

Guillaume, pour vous ſervir.

CLITIE.

Vous êtes un des Domeſtiques de Monſieur le Comte ?

GUILLAUME.

Un des Domeſtiques ? Je ſuis ma foi tout ſeul, & une bonne vieille.

CLITIE.

Tout ſeul ! vous devez avoir beaucoup de peine.

GUILLAUME.

Non ; la vieille a ſoin de nous, j'ai ſoin de mon Maître ; mon Maître a ſoin de ſon cheval ; nous avons ſoin les uns des autres.

CLITIE.

Et.... ſon cheval eſt-il beau ?

GUILLAUME.

Oui, car il eſt bon.

CLITIE.

La chaſſe... doit être avantageuſe dans ce pays de montagnes ?

GUILLAUME.

Mais comme çà : ſans notre Faucon, nous ferions ſouvent maigre chere.

CLITIE

Il aime donc la chaſſe à l'oiſeau !

GUILLAUME.

Il lui eſt bien force de l'aimer ; car ſans lui, ma foi....

CLITIE.

Cet oiſeau-là eſt donc bien adroit ?

GUILLAUME.

Adroit ?

ARIETTE.

Le bel oiſeau ! rien ne ſurpaſſe
Sa force & ſa légereté:
Devant ſon bec tout ce qui paſſe,
Eſt forcé de céder à ſa rapidité.

Pour Monſeigneur, c'eſt une fête,
Lorſque pour la chaſſe il l'apprête ;
Il le découvre, il part, c'eſt un éclair:
Eſt-il au milieu de l'air,
Son vaſte vol domine ſur la plaine,
Il plane, il plane, & ſon œil ſe proméne
Juſques dans les ſombres taillis.
Apperçoit-il une perdrix,
Il fond, & l'animal eſt pris.

Le bel oiſeau ! rien ne ſurpaſſe
Sa force & ſa légéreté;
Devant ſon bec tout ce qui paſſe,
Eſt forcé de céder à ſa rapidité.
Comme il eſt vrai que mon nom eſt Guillaume,
Comme il eſt vrai que je vous dis cela,
Le Roi lui-même avec tout ſon Royaume
Ne payeroit pas cet oiſeau-là.

CLITIE.

Hé bien, Eléonore, ne ſuis-je pas aſſez malheureuſe ?

ELEONORE.

Madame, cela ne doit pas vous chagriner.

GUILLAUME.

Il ſemble que ce que j'ai dit, fait de la peine à Madame.

CLITIE.

Non, Guillaume, non; c'eſt charmant.

(*Ici Clitie s'éloigne dans le fond du Théatre en rêvant.*)

ELEONORE.

Vous êtes donc ſeul ici ? Et quelle eſt cette femme qui ne vouloit pas nous laiſſer entrer ?

GUILLAUME.

Eh, c'eſt cette vieille.

ELEONORE.

Ce n'eſt pas votre mere ?

GUILLAUME.

Bon, ma mere ; elle eſt morte.

ELEONORE.

Elle paraît aſſez revêche.

GUILLAUME.

Elle eſt aſſez vieille pour çà.

ELEONORE.

Elle a la parole bien douce.

GUILLAUME.

Oui, comme un Valet de chiens.

ELEONORE.

Eſt-ce elle qui a ſoin de vos chiens de chaſſe ?

GUILLAUME.

Bon, nos Chiens de chaſſe !

ELEONORE.

Votre Maître en a-t-il beaucoup ?

GUILLAUME.

Oui, autre-fois.

ELEONORE.

Eh, pourquoi n'en a-t-il plus ?

GUILLAUME.

Ah, ah ! pourquoi ? Parce qu'il a été trop dépenſier, trop généreux : quand il devinait dans les yeux de quelqu'un ce qui lui faiſait plaiſir, il le lui donnait.

Un jour, un jour le Régiment qu'il avoit, se battit; il y eut vingt-deux chevaux d'Officiers de tués, sans compter le sien; le lendemain il les remonta tous, & des chevaux, c'est plus cher que des hommes.

ELEONORE.

Mais ce qu'il a fait là, est très-bien.

GUILLAUME.

Ah! S'il n'y avoit que ça encore, ça ne serait pas si blâmable.

ELEONORE.

Il y a donc quelque chose qui ne lui fait pas honneur?

(Clitie cependant va voir cette table, ces bouquets, leve le rideau regarde son portrait.)

GUILLAUME.

Ma foi, pas trop: mais un Domestique ne doit jamais dire du mal de son Maître.

ELEONORE.

C'est donc quelque chose de bien honteux?

GUILLAUME.

De honteux! Monsieur n'est pas capable de rien faire de honteux.

ELEONORE.

Enfin de votre propre aveu, il faut que ce soit quelque chose.... qui.... dans le monde.... si enfin cela était répandu, cela pourrait lui faire....

GUILLAUME.

Tenez, Mademoiselle... E... Eléonore: n'est-ce pas Eléonore que Madame a dit?

ELEONORE.

Oui.

GUILLAUME.

Vous me feriez dire tout ce que j'ai dans l'ame; vous avez une grace.... vous avez un air....

ELEONORE.

Revenons à ce qu'il a fait de honteux, & qui cependant ne l'est pas.

GUILLAUME.

Il a fait, puiſqu'il faut vous le dire, il a fait des dépenſes effroyables ; il a tout mangé, tout fauché en herbe pour une femme qu'il a aimée ; je crois, Dieu me pardonne, qu'il l'aime encore : il a donné pour elle tant de fêtes, tant de cadeaux....

ELEONORE.

La connoiſſez-vous?

GUILLAUME.

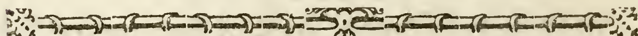
Non; mais c'eſt, ſans doute, quelque femme qui manque de raiſon : car ſans cela elle n'aurait pas voulu....

CLITIE.

Eléonore, finiſſez tous ces propos : vous retenez ce Domeſtique, il peut avoir affaire.

GUILLAUME.

Vous avez raiſon, Madame.... Je ne ſçais, mais j'ai vu votre Maîtreſſe en quelque part; elle eſt là dans ma penſée, là, là : ſi elle était habillée de rouge, je croirais que c'eſt elle ; pour vous, je ne vous ai vu nulle part, je vous aurais reconnue.



SCENE VII.

CLITIE, ELEONORE.

DUO, DIALOGUE.

CLITIE.

NON, non, je ne pourrai jamais,
Jamais, jamais faire cette demande :
Plus envers moi ſa complaiſance eſt grande,
Moins j'en dois uſer déſormais.

ELEONORE.

Mais vous ne pourrez ſoutenir
De votre fils les plaintes, & les larmes;

Vous

Vous vous verrez dans les mêmes alarmes,
Et contrainte de revenir.

CLITIE.

Ici par moi forcé de fuir,
N'ayant plus rien de sa fortune.... & j'ose
Lui demander.... & quoi? La seule chose
Qui peut-être lui fait plaisir.

ELEONORE

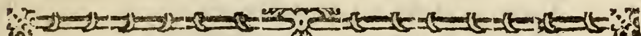
Regardez votre fils mourant,
N'ayant qu'un cri, sans fin, sans cesse,
Il vous a dit, en tombant en foiblesse,
Vas donc, maman, vas donc, maman.

CLITIE.

Non, non, je ne pourrai, &c.

ELEONORE

Mais vous ne pourrez soutenir, &c.



SCENE VIII.

GUILLAUME *apporte deux paniers de fruits couverts de feuilles de vigne, il les pose à terre.*

CLITIE, ELEONORE.

GUILLAUME.

Ah, Madame, vous devriez bien voir notre verger, il est bien tenu; ah, c'est un joli verger; il y a un berceau si frais, si sombre....

CLITIE.

Est-ce là votre verger?

GUILLAUME.

Oui, Madame, la porte est ouverte: ah, ne craignez pas que personne vous y trouble; il n'entre jamais personne ici. (*A Eléonore.*) Restez avec moi, restez.

CLITIE.

Vous pouvez vous tenir ici. Quand le Seigneur Féderic parraîtra, vous viendrez me rejoindre.



SCENE IX.

GUILLAUME, LEONORE.

GUILLAUME.

ARIETTE.

JE ne ſçais pas ce que je ſens
En vous voyant, Eléonore;
Mais c'eſt un trouble dans mes ſens,
Mais c'eſt un plaiſir qui dévore.
J'ai bien vu des appas naiſſans;
Des roſes qui venaient d'éclore,
J'ai vu des filles de quinze ans
Plus belles, que la belle aurore,
J'avois le plaiſir le plus grand;
Hé bien, je n'en avais pas tant
Qu'en vous voyant, Eléonore.

LA VIEILLE *dans la couliſſe.*

Guillaume, Guillaume.

GUILLAUME.

Hé bien Guillaume, diable ſoit de la Vieille, on m'appelle: ah! ne vous en allez pas, Mademoiſelle Eléonore, ne vous en allez pas, reſtez ici, je vais revenir.

ELEONORE.

Pourquoi voulez-vous que je reſte; & que deſirez-vous de moi?

GUILLAUME.

Que vous me diſiez.... je ne ſçais, mais que vous me diſiez, Mademoiſelle Eléonore, que vous me diſiez ſi je vous plairais

LA VIELLE *dans la couliſſe.*

Guillaume.

GUILLAUME.

J'y vais, j'y vais; au diantre ſoit de la Vieille, je reviens à l'inſtant: ah! Mademoiſelle Eléonore....

SCENE X.

ELEONORE.

ARIETTE.

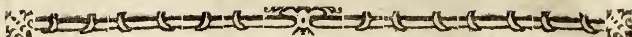
CE garçon me plaît,
Il eſt bien mon fait,
Ce qu'il a dans l'ame
Se peint dans ſes yeux;
Et s'il prenait femme,
Ce garçon joyeux
Comblerait ſes vœux.

Quel fond de gaité
Quel air de ſanté!
C'eſt une bonne ame;
Et s'il prenait femme,
Ce garçon joyeux
Comblerait ſes vœux.

Mais dans ces forêts
Dans ce lieu ſauvage,
Dans cet hermitage,
Je demeurerais!
Quoi dans ces forêts
Je demeurerais!
Et pour telle vie,
J'abandonnerais
Madame Clitie;
Oh, non, non, jamais
Mais, mais....

Ce garçon me plaît,
Il eſt bien mon fait;
Ce qu'il a dans l'ame
Se peint dans ſes yeux;
Et s'il prenait femme,
Ce garçon joyeux
Comblerait ſes vœux.





SCENE XI.

GUILLAUME, ELEONORE.

GUILLAUME.

Elle est d'une humeur, je ne sçais ce qu'elle a : ah, Mademoiselle Eléonore, répondez-moi donc quelque chose. Monseigneur peut rentrer, & je n'aurais pas le temps : je crois qu'on appelle encor.

DUO.

ELEONORE.	GUILLAUME.
Je suis, franche,	Moi, je suis franc;
Je suis franche :	Que ta main blanche
Mon ame franche	Soit ton garant,
Est mon garant;	Soit ton garant;
Paix, chut,	Paix, chut,
Quel est ton but ?	Quel est mon but ?
Ton but,	Mon but ?
Le but qui t'engage	Le but qui m'engage ?
A me parler ?	Le mariage,
Le mariage,	Le mariage,
Le mariage.	Le mariage.
Mon cœur est à toi :	Ton cœur est à moi,
Oui, reçois ma foi;	Je reçois ta foi.
Mais, mais, mais,	Hé bien, hé bien, quoi !
Mais, mais, il faut me suivre,	Mais il faudra vivre
Venir avec moi,	Ici près de moi,
Venir avec moi.	Ici près de moi.

ELEONORE.

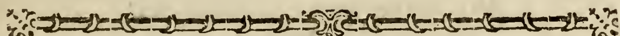
Tu serais un bon Gentilhomme.
Tu serais le plus honnête homme
Qui soit de Paris jusqu'à Rome,
Et tu posséderais de l'or gros comme toi;
Je ne quitterais pas ma Maîtresse pour toi.

GUILLAUME.

Tu ferais la plus grande Dame ,
Tu ferais la plus belle femme
Qui foit de Paris à Pergame ,
Et tu m'apporterais une rançon d'un Roi ;
Je ne quitterais pas mon bon Maître pour toi.

Enſemble.

ELEONORE.	GUILAUME.
Tu ferais un bon Gentilhomme.	Tu ferais la plus grande Dame.



SCENE XII.

ELEONORE, GUILLAUME, FEDERIC.

FEDERIC.

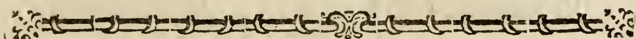
OU eſt donc Madame ?

GUILLAUME.

Allez vîte, Monſeigneur, elle eſt dans le verger. Où vas-tu, Eléonore ?

ELEONORE.

Trouver Madame ; jamais elle n'eſt reſtée ſeule avec un homme.



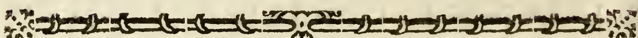
SCENE XIII.

GUILLAUME *ſeul, arrangeant des fruits dans des Corbeilles.*

AH ! que cette Eléonore ferait bien mon affaire ! mais quitter Monſeigneur, oh, ciel ! qu'eſt-ce qu'il deviendrait ? il n'aurait perſonne pour le ſervir.... Cette pêche eſt un peu picotée ; elle n'en eſt pas plus mauvaiſe, quoique les oiſeaux y aient touché.

ARIETTE.

Le fruit dont l'oiseau dispose,
Est toujours le meilleur ;
La fleur où l'abeille se pose,
A la plus douce odeur :
Ah, si mon cœur, ah, si mon cœur
Avait ce qu'il souhaite,
Ce serait la plus belle fleur
Du jardin d'amourette.
Jamais dans cette corbeille
Tout ce fruit ne tiendra.
Que cette pêche est vermeille !
Heureux qui la croquera.
Ah, si mon cœur, ah si mon cœur
Avait ce qu'il souhaite,
Ce serait la plus belle fleur
Du jardin d'amourette.



SCENE XIV.

GUILLAUME, LA VIEILLE, *mettant le couvert.*

LA VIEILLE.

ALLONS, venez donc, aidez-moi ; est-ce que je peux porter la table à moi toute seule ? Les Picolets sont là, ils demandent à parler.

GUILLAUME.

Ils prennent bien leur temps, qu'ils attendent.

LA VIEILLE.

Attendre ! attendre ! ils n'ont que ça à faire apparemment.

Ils portent la table.

Allez lui dire de venir, son beau dîner est prêt.



SCENE XV.

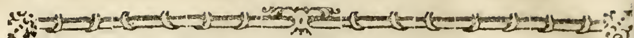
LA VIEILLE, *seule.*

ARIETTE.

Compter sur la vie
C'est compter sur rien;
Aujourd'hui ma mie,
Et demain plus rien.
Il est dans sa cage,
Il se porte bien;
L'animal n'a rien
Qui souffre dommage;
Son maître a la rage,
Une Dame vient,
Beauté, ni plumage,
Rien ne le retient:
Crac, l'affaire est faite,
Il lui tord le cou;
Et puis il soupire,
Pour moi je l'admire,
Je crois qu'il est fou.
Il lui tord le cou
Pour cette poulette;
Elle sent son bien.
Elle est très-bien faite,
Elle me revient;
Mais c'est être fou.
Il lui tord le cou
Pour cette poulette.

Compter sur la vie
C'est compter sur rien,
Aujourd'hui ma mie,
Et demain plus rien;
Compter sur la vie
C'est compter sur rien.





SCENE XVI.

CLITIE, FEDERIC, ELONORE; GUILLAUME *appercevant Fédéric qui porte un faiſceau de toutes ſortes de fleurs.*

GUILLAUME.

BON! moi les fruits, & lui les fleurs, voilà un jardin bien accommodé !

CLITIE.

Fédéric, c'eſt toujours vous; vous ne ménagez rien : les fruits, les fleurs, les boutons, rien ne vous coûte ; c'eſt toujours vous-même.

FEDERIC.

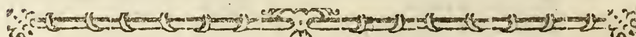
Pour vous, Madame.

CLITIE.

Quel agrément aurez-vous de ne voir dans votre parterre aucune fleur cet automne ?

FEDERIC.

Il me ſuffira de ſçavoir pourquoi elles n'y ſont pas.



SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LA VIEILLE *donnant le plat à Guillaume qui le met ſur la table.*

LA VIEILLE.

PRenez garde, vous allez vous brûler ; cela ſera dur comme un âne.

CLITIE.

Je ne voulais rien de chaud, ſimplement prendre quelque choſe.

FEDERIC.

FEDERIC.

Madame, n'insistez pas ; je suis assez fâché, je n'ai ici personne, si loin de la ville, je n'ai sçu que vous présenter.

CLITIE.

Je vous assure que je mangerai bien peu. Et vous ?

FEDERIC.

Permettez-moi de vous servir, & rien de plus ; le temps où je vous vois, est trop précieux pour que je l'employe à autre chose.

CLITIE.

Vous ne toucherez à rien.

FEDERIC.

A rien ; je mangerai un fruit.

CLITIE *fait un signe à Eléonore qui est derriere sa chaise. Eléonore fait signe à Guillaume.*

GUILLAUME.

Bon ! j'ai oublié le vin. (*Il sort.*)

FEDERIC.

Qu'est-ce que c'est, Guillaume ?

CLITIE.

Ce Domestique n'est pas celui des vôtres qui paroît vous être le moins affectionné.

FEDERIC.

Oui, je crois qu'il m'est attaché.

Clitie donne une seconde marque d'inquiétude. Fédéric s'en apperçoit.

FEDERIC.

Madame, vous voulez.... à boire. Guillaume, Guillaume.

CLITIE.

Ne vous levez pas, j'attendrai.

FEDERIC.

Madame, je vous espérois si peu, si peu, excusez.

GUILLAUME.

En voici, Monseigneur ; ma foi, je l'avois oublié:

on ne voit pas tous les jours d'auſſi belles Dames.

FEDERIC.

Madame, vous ne mangez pas. O Ciel ! n'avoir rien à vous offrir.

CLITIE.

Je n'ai nul appétit.

FEDERIC.

Vous ſoupirez, Madame, vos yeux paroiſſent diſtraits & troublés, m'avouerez-vous enfin ce que dans le jardin, vous avez refuſé de me dire; vous avez quelque peine ſecrette.

CLITIE.

Mon fils eſt mourant, je vous l'ai dit.

FEDERIC.

Je ne doute pas, Madame, de votre inquiétude ſur ſon ſort; mais je crois que vous avez un autre chagrin qui vous tourmente, j'ai trop étudié les affections de votre ame, pour ne pas voir qu'elle eſt agitée; vous tournez vos regards vers moi, vos yeux s'élevent, votre bouche s'anime, elle eſt prête à parler, & la parole expire ſur vos lévres, & quelque raiſon vous retient.

ELEONORE.

Parlez-donc, Madame.

FEDERIC.

Ha ! Mademoiſelle vous le ſavez.

CLITIE.

Hélas, comment oſerai-je vous avouer ce qui m'amene ici.

FEDERIC.

Quoi Madame, vous doutez de Fédéric ? Ha ! s'il n'a jamais mérité votre amour, il mérite au moins votre confiance : parlez, Madame, parlez je vous ſupplie; & ſi c'eſt quelque choſe qui ſoit en mon pouvoir, regardez l'occaſion de vous ſervir comme le plus grand plaiſir que vous puiſſiez offrir à mon cœur ; dites, Madame, je vous en prie, ne ſoyez pas injuſte envers nous deux.

CLITIE.

Je l'ai été envers vous, Fédéric.

FEDERIC.

Ah ! Madame, on ne commande point à l'Amour.

CLITIE.

J'ai ſouffert que vous ayez pour moi dépenſé votre bien en fêtes, en concerts, en tournois, j'ai fait ce que j'ai pu pour l'empêcher; mais je n'aurais pas dû le ſouffrir.

FEDERIC.

N'en parlons plus, Madame, parlons plutôt de ce que vous deſirez. Eſt-ce mon ſang, eſt-ce ma vie que vous demandez ?

CLITIE.

Fédéric, vous le voulez.... je vous l'ai dit.... mon fils ſe meurt.... il eſt mon fils unique.... je ſuis mere.... vous ſavez ce que c'eſt que d'aimer.

FEDERIC.

Si je le ſçais ! parlez, Madame, parlez, je vous ſupplie.

CLITIE.

Depuis quelques jours, il demande ſans ceſſe, il demande à chaque moment.

FEDERIC.

Que veut-il ?

CLITIE.

Un oiſeau charmant que vous avez, un Faucon.

FEDERIC.

Ciel!

CLITIE.

Ah, Fédéric*!* je ſens mon imprudence.

FEDERIC.

Que je ſuis malheureux ! l'oiſeau n'eſt plus en ma puiſſance.

CLITIE.

L'oiſeau n'eſt plus*!*

FEDERIC.

Le voici ſur cette table, & vous en avez dîné.

CLITIE.

Quoi! cet oiſeau?

FEDERIC.

Oui, Madame, & plût au ciel qu'à ſa place on vous eût ſervi mon cœur; ici je n'avois rien, je n'avois que du pain à vous offrir, j'ai couru de tous côtés, j'ai vu l'oiſeau, je l'ai tué, je l'ai tué ſans peine, rien coûte-il, quand on reçoit ſa reine. Infortuné que je ſuis! Il ne ſera jamais en mon pouvoir de rien faire qui puiſſe vous plaire: malheureux Fédéric!

CLITIE.

Quel amour! quelle délicateſſe! ai-je pu ſi longtemps réſiſter aux preuves de l'amour le plus tendre & le plus parfait? *A part.* Fédéric, je n'oſe vous regarder, je ſuis confuſe, l'amour vient de marquer mon heure; oui, Fédéric, je vous aime, & ſi Clitie eſt encore quelque choſe à vos yeux, diſpoſez d'elle, diſpoſez de ſa main, ſon cœur eſt à vous.

FEDERIC.

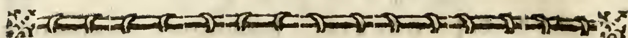
Vous m'aimeriez?

CLITIE.

Oui, je vous aime.



FEDERIC.	CLITIE.	GUILLAUME.	ELEONORE
Vous m'aimeriez ,			
	Oui, je vous aime.		
L'Amour uniroit nos deux cœurs !			
	L'hymen unira nos deux cœurs.		
		Ils s'aimeroient ah quel bonheur ,	Ils s'aimeroient ; ah quel bonheur !
Que je vous aime ! Pour moi ce bonheur est extrême , C'est le bonheur suprême.	Oui , je vous aime. Pour moi ce bonheur est extrême.	Pour eux c'est le plaisir suprême,	Oui , son cœur l'aime , Pour eux le bonheur est extrême.
L'hymen uniroit nos deux cœurs.	L'hymen uniroit nos deux cœurs.	est-il le mien. Oui s'il unit leurs cœurs.	Et si l'hymen unit leurs cœurs Qu'entends - tu par ces deux bonheurs?
Il fait enfin cesser mes pleurs.	Je dois finir tous vos malheurs.		
		Il peut arriver deux bonheurs.	
	Je rougis de ma résistance , Et je dois me la reprocher.		
Est-il donc vrai que ma constance, O Clitie , ait sçu vous toucher ?			
L'hymen uniroit nos deux cœurs.	L'hymen uniroit nos deux cœurs.	Ah quel bonheur! ah quel bonheur.	Ah quel bonheur! ah quel bonheur !
	Tant d'amour & tant de constance Etoient bien faits pour me toucher.		
Je vous la dois cette constance , Qu'avez-vous à vous reprocher ?			
			Ah quel bonheur! ah quel bonheur!
L'hymen uniroit nos deux cœurs.	L'hymen uniroit nos deux cœurs	Ah quel bonheur! ah quel bonheur !	
Quoi vous m'aimez			
		Aurois-tu les mêmes ardeurs	
	FEDERIC Je n'ai pu par trop de rigueur Acheter le plus grand bonheur.	CLITIE. C'est à l'himen par ses douceurs. ne faire oublier mes rigueurs.	ELEONORE. Non , Je n'aurais que des douceurs.
GUILLAUME. Auras-tu pour moi des rigueurs ?			



SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, LA VIEILLE.

LA VIEILLE *à Guillaume.*

Voilà Jacques Picolet avec ſon pere qui demande à parler.

FEDERIC.

Qu'eſt-ce que vous voulez ?

GUILLAUME.

Monſeigneur, c'eſt Jacques Picolet & ſon pere... Entrez, entrez.

FEDERIC.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ? quelle imprudence! quelle indiſcrétion ! A l'inſtant.... où je ſuis.... lorſque je veux être ſeul.

GUILLAUME.

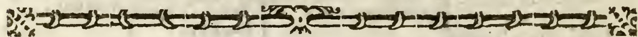
Monſeigneur, vous l'avez ordonné.

CLITIE.

Ah, Fédéric, que je ne vous dérange en rien; écoutez-les, écoutez ces bonnes gens ; vous avez ordonné qu'ils viennent, écoutez-les, c'eſt moi qui vous en prie.

FEDERIC.

Ah, Madame.... Faites-les venir, qu'ils entrent. Qu'eſt-ce que c'eſt, mes enfans ?



SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, PIERRE PICOLET, JACQUES PICOLET *richement vêtu, mais d'aſſez mauvais goût.*

PIERRE, *un gros bâton à la main.*

Monſeigneur, c'eſt moi, & mon fils.

FEDERIC.

Que voulez-vous?

PIERRE.

A genoux, coquin; ôte ton épée; à genoux.... Monſeigneur, je vous prie de pardonner à mon fils qui a été votre Intendant: il a acheté votre terre pour rien, par des créanciers, des Procureurs; des papiers ſouſtraits. Il a eu pour deux cent mille francs ce qui en vaut plus de neuf: il vous la rend.

JACQUES PICOLET.

Monſeigneur, les quatre vingt mille francs en papier que je vous ai remis, m'ont coûté ſur la place trente-neuf mille francs; je vous le jure foi de.... foi de....

PIERRE.

Ne vas-tu pas dire, foi d'honnête homme? Animal, va, Monſeigneur te les rendra.

FEDERIC.

Je remets cette affaire entre les mains de votre pere; ce qu'il arrangera, ſera bien. Maître Pierre, vous ne reſterez pas ſans récompenſe.

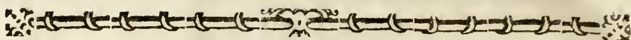
PIERRE.

Récompenſe, eh de quoi? C'eſt juſte. Regardez comme le voilà vêtu; ces miſérables, ils croient que la tête tourne à tout le monde comme à eux, & qu'on oubliera leur baſſeſſe. Sors d'ici, & va m'attendre dehors. Monſeigneur, vos ordres.

FEDERIC.

Adieu, Maître Pierre. Je vous verrai.





SCENE XX ET DERNIERE.

FEDERIC, CLITIE, GUILLAUME, ELEONORE.

CLITIE.

FEdéric, que je vous félicite de ce retour de fortune.

FEDERIC.

J'en ſuis fâché, Madame; je ne tiendrai pas tout de vous.

CLITIE.

Et moi j'en ſuis charmée; vous ne me devrez que de l'amour.

FEDERIC.

Ah! vous m'aimeriez.

CLITIE.

Et toute ma vie. Fédéric, quittons ces lieux, accompagnez-moi.

FEDERIC.

Guillaume, je vous donne cette métairie, paſſez-y votre vie. Je reviendrai voir ſouvent le lieu d'où mon bonheur a commencé.

GUILLAUME.

Moi, vous quitter? Monſeigneur, ce gros orme tient encore à ſes racines. Donnez cette métairie au pere de Jaquot Picolet; d'ici il conduira vos terres, il ſçaura bien retenir dans vos mains ce qu'il a ôté de celles de ſon fils.... Mais ne parlons pas de ça; le pere eſt honnête homme, & le fils le deviendra.

ELEONORE.

Guillaume?

GUILLAUME.

Hé bien.

ELEONORE.

Qui eſt bon Valet eſt bon Maître ; & je te prends pour le mien, ſi Monſeigneur & Madame le veulent.

CLITIE.

Quoi, déjà ? Aimez-vous, mes enfans, & ſoyez conſtants.

VAUDEVILLE.

CLITIE.

C'Est la conſtance
Qui fait tout le prix de l'amour,
On ne doit un tendre retour
Qu'à la perſévérance.
Lorſque le cœur craint de céder,
Qui peut enfin le décider ?
C'eſt la conſtance.

FEDERIC.

Sans la conſtance
Il n'eſt point de prix à donner,
Et l'amour ne doit couronner
Que la perſévérance.
Dépouillé de ſon ornement
L'amour n'eſt pas un ſentiment
Sans la conſtance.

GUILLAUME.

Par ma conſtance
Je n'ai pas obtenu ton cœur,
Et je ne ſuis pas ton vainqueur
Par ma perſévérance,
Mais il nous reſte des inſtans,
Et je ſçaurai braver le temps
Par ma conſtance.

ELEONORE.

Avec conſtance
Mon cœur réſiſtoit à l'amour,
Et je me moquois chaque jour
De la perſévérance.
Mais Guillaume a ſçu me charmer,
Et je ſens que je vais aimer
Avec conſtance.

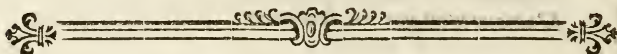
FIN.



PIÉCES DE THÉATRE

DE M. SEDAINE.

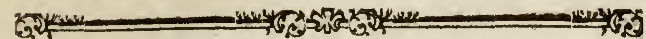
Le Diable à quatre, Opéra Comique.
Blaiſe le Savetier, Opéra Comique.
L'Huitre & les Plaideurs, Opéra comique.
Le Jardinier & ſon Seigneur, Opéra comique.
On ne s'aviſe jamais de tout, Opéra comique.
Le Roi & le Fermier, Opéra comique.
L'Ouvrage du Cœur.
L'Anneau perdu & retrouvé, Opéra comique.
Roſe & Colas, Comédie mêlée de muſique.
Aline, Reine de Golconde, Opéra.
Le Philoſophe ſans le ſçavoir, Comédie en cinq actes & en proſe, repréſentée par les Comédiens Français le 29 Novembre 1765.
La Gageure imprévue, Comédie.
Les Sabots, Opéra comique.
Le Déſerteur, Drame.
Thémire, Paſtorale.
La Mort mariée, Comédie.
Le Faucon, Opéra comique.



APPROBATION.

J'AI lu par ordre de M. le Lieutenant général de Police, *Le Faucon*, Opéra-Comique; & je crois qu'on peut en permettre la Repréſentation & Impreſſion. A Paris, ce 18 Mars 1772. MARIN.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & imprimer, ce 18 *Mars* 1772. DE SARTINE.



On trouve à Toulon, chez J. L. R. Mallard, Imprimeur-Libraire, place St. Pierre, un assortiment de Piéces de Théatre, imprimées dans le même goût.

